

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1840-09-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit
- la tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vue. Notre steamer sorti de Calais avant-hier, fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 527/206-208

Information générales

LangueFrançais

Cote1162-1163, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840

9 heures

J'attends mes deux lettres car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit. La tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vues. Notre steamer, sorti de Calais avant-hier fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. Le port de Douvres est encombré. Et il faut, pour que mon cœur soit tranquille, qu'un petit chiffon de papier surmonté tout cela ! Les nouvelles sont à la paix. J'y ai toujours cru, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes, dans l'esprit, comme il y a bien des vicissitudes, dans les événements. Pourtant au fond de la pensée, dans son cours habituel quelque chose domine conviction ou instinct. Pour moi, c'est la paix. Ici, on la désire évidemment de plus en plus. S'il y a quelque concession un peu embarrassante à faire, elle se fera à Alexandrie ou à Constantinople. Je devrais dire et au lieu d'ou. Le traité laisse avec grand soin, cette porte ouverte. Les bases d'arrangement entre le Sultan et le Pacha ne font point partie de la convention des quatre Puissances. C'est une annexe qui vient de la Porte seule et que la Porte peut modifier. Le Pacha de son côté ne me paraît point avoir jeté son bonnet par dessus les moulins. Il n'y a plus que des sages dans le monde. Je prends un singulier moment pour le dire. Pourtant je le crois.

En ma qualité de sage, je vais faire ma toilette pour occuper mon impatience. J'attends très dignement ce que je crains. Mais si on voyait avec quel tumulte intérieur j'attends ce que je désire, on ne me trouverait pas si sage que je le dis. On aurait tort. La vraie sagesse consiste à ne s'émouvoir que selon l'importance des choses, et je suis bien sûr que j'ai raison dans l'importance que j'attache à celle qui m'émeut en ce moment. Décidément, je vais faire ma toilette.

Une heure

J'ai mes deux lettres, et il vous en a manqué une. Elle ne vous aura pas manqué. On vous l'aura remise plus tard. Je crois même qu'elle était longue, lundi. Je ne vous écris jamais aussi longuement que je le voudrais ! Ni vous non plus à moi. Certainement c'est absurde, absurde et intolérable. Je le sens mieux tous les jours. Mais vous avez tort dans votre égoïsme. Vous ne risquez, vous ne perdez jamais rien dans aucune situation. Partout, toujours mon regret, mon désir est le même. Ceux que j'aime le mieux, je les aime pour eux. Vous, je vous aime pour moi. Est-ce assez ?

Voilà donc la grande duchesse Marie cousine germaine de M. Demidoff. Cousine germaine par alliance. Les Bonaparte se remuent partout. Ici encore, pour tirer de prison leur Empereur Louis. C'est bien dommage que le sentiment du ridicule soit mort. Il aurait de quoi s'exercer. Mais de notre temps le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la tragédie, et cela le tue. J'ai fait comme vous hier au soir ; je me suis couché de bonne heure, à 10 heures et demie. Je n'étais pas sorti. J'avais joué au Whist. Je me fais pitié, pitié comme tristesse, pitié comme décadence. Des soirées

si charmantes ! Bonheur à part, je ne puis souffrir de passer mon temps pour le passer, sans y rien recevoir cousine germaine de M. Demidoff. Cousine germaine par alliance. Les Bonaparte se remuent partout. Ici encore, pour tirer de prison leur Empereur Louis. C'est bien dommage que le sentiment du ridicule soit mort. Il aurait de quoi s'exercer. Mais de notre temps le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la tragédie, et cela le tue.

J'ai fait comme vous hier au soir ; je me suis couché de bonne heure, à 10 heures et demie Je n'étais pas sorti. J'avais joué au whist. Je me fais pitie, pitié comme tristesse, pitié comme décadence. Des soirées si charmantes ? bonheur à part, je ne puis souffrir de passer mon temps pour le passer, sans y rien recevoir, sans y rien mettre qui me satisfasse et qui me plaise. Le temps, ce trésor si grand, qui s'écoule si vite, le dépenser pour rien, avec personne ! Cela me choque. Je rentre dans ma chambre honteux, petit. Quand au contraire mon temps a été bien rempli, rempli au gré de mon âme, quand le chêne a bien ouvert ses feuilles, et bien joui du soleil, je me retire, je me couché, je m'endors content et fier, animé et reposé. Je dis adieu non sans regret, mais sans amertume à ces belles heures passées. C'est toujours triste de belles heures qui ne sont plus. Mais elles ont été belles ; elles ont eu leur part des dons de Dieu, des biens de la vie. Ce quelles deviennent, où elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ; le passé comme l'avenir est un mystère, un sanctuaire où notre vue ne pénètre point. Mais quand la portion de nous-mêmes qui disparaît dans ce sanctuaire a été charmante, il en reste une ombre charmante qui ne nous quitte plus. Je l'avais près de moi chaque soir cette ombre d'un jour plein, d'un jour heureux. En le regrettant, j'en jouissais encore. Je ne regrette plus rien, et mes journées tombent derrière moi, sans que j'y pense, sans que je tourne une seule fois la tête pour y regarder.

3 heures et demie

Je vous ai quittée. Je vous désirais trop. Je ne vous reviens que pour vous dire adieu avant de sortir. Je vais faire deux ou trois visites. J'irai probablement voir lady Clanricard. Elle m'a dit qu'elle serait chez elle à cinq heures. Ce soir, j'aurai mes diplomates qui joueront au Whist. Lady Palmerston m'a dit que cela leur plaisait fort, mais que c'était bien dommage que je n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve pas que ce soit dommage. Adieu. Adieu. Adieu, me plaît, mais ne me contente pas. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-18.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/459>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 18 septembre 1840

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Audru - Vendredi 18 Septembre 1840
9 heures

es qui
nd, qui
on, avec
ne dans
un contrain
au gré
hui ouvert
je me
ent et fin,
, sans
belles
le belle
et été
lors de Dieu,
rums, où
sai pas;
mystère, un
tre point.
me qui
é charmante
qui ne
moi,
plein, d'un
en j'ouïs,

J'attends une deux lettres, les
j'en ai reçues deux aujourd'hui. J'ai en mon
tournis cette nuit. La tempête a été l'une des
plus violentes qu'on ait vue. Notre Steamer, sorti
de Calais avant hui, fut obligé de rentrer hier,
il a mis Sept heures pour aller à Douvres. Le port
de Douvres est encumberé. Et il faut, pour que
mon navire soit tranquille, qu'un petit chiffon
de papier surmonte tout cela !

Les nouvelles vont à la paix. J'y ai toujours
croi, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes
dans l'esprit, comme il y a bien des vicissitudes,
dans le événement. Poursuit au fond de la paix,
dans son cours habituel, quelque chose devra me
conviction me instiller. Pour moi, c'est la paix.
Ici, on la desire évidemment de plus en plus.
Si y a quelque concession un peu embarrassante
à faire, elle sera faite à Alexandrie ou à
Constantinople. Je devrai dire et au lieu d'au
Le traité laisse, avec grand soin, cette porte
ouverte. Les bases d'arrangement entre les deux

et le Pacha ne peut point perdre de la concession pour croire j'a-
dois quatre Puissances. C'est une Autopce qui vient vous venir ? Si
de la Porte Sainte, et que la Porte peut modifier. C'est absurde
Le Pacha de son côté ne me paroit point avec moins bon
jeûne son honneur pas assez le mondial. Il vaut votre opinion
soit a plus que des Sages dans le monde. Je prends jamais rien
en singulier moment pour le dire. Pourtant toujours, mon
je le crois. En ma qualité de Sage, je vais leur que j'ai
faire ma toilette pour occuper mon impatience. Où, je vous
l'attends lui dignement ce que je crois. Mais
Si on vaugot avec quel tumulte intérieur
j'attends ce que je devine, on ne me trouverait
pas de Sage que je le dis. On aurait tort.
La vraie Sageesse consiste à ne s'assouvir
que selon l'importance de chose, et je suis
bien sûr que j'ai raison dans l'importance
que j'attache à celle qui m'occupe en ce
moment.

Decidéme, je vais faire ma toilette.

Une heure.

J'ai une longue lettre, et il me voit en un
mouvement une. Elle me voit aussi pas manquer. Comme elle
me voit, l'heure revient plus tard. Je crois
que ma quille était longue, lundi. J'en

Voilà le
coussin grec
germaine p
dément po
prison lues
que le Sout
aurait de pe
le rividale
tragédie et

J'ai fa-

couche de la

De nôtre pa

me fais pâle

comme élac

Bonheur à p

mon bras p

la conversation pour être jamais aussi longuement que je le
veux. Je vous veux plus à moi. Nécessairement
et modifiée. C'est abrégée, abrégée et intolérable. De ce jour
je suis avec moins tout le jour. Mais vous avez les dan-
ses. Et votre égocisme. Vous ne risquez, vous ne perdez
de temps jamais rien dans aucune situation. Partout,
toujours, mon regret, mon désir en le même.
Je, je vais leur que j'aime le mieux, je les aime pour eux.
Impalpable. Vous, je vous aime pour moi. Est-ce ainsi ?

ainsi. Mais

ceux qui

reverront

meurs.

je suis

partante

... et

celle.

Voilà donc la grande échecesse Marie-Louise-germaine de M. Demidoff. Cousine
germaine par alliance. Le Bonaparte se-
demaine partout. Il envoie, pour faire de
prison l'empereur Louis. C'est bien dommage
que le soutien des révoltes soit mort. Il
aurait de quoi s'occuper. Mais, de notre côté,
les révoltes sont mortes à la grandeur, à la
tragédie, et cela le fait.

J'ai fait comme vous, hier soir; je me suis
couché de bonne heure, à 10 heures, et dormi.
Je n'étais pas sorti. J'avais joué au whist. Je
me suis pris, pris comme bistro, pris
comme décadence. Les soirs, si charmants !
Bientôt à part, je me suis souffrit de passer
mon temps pour le passé, sans y rien recevoir,

Jam y n'ais mette qui me satisfasse et qui
 me plaist. Le tout, le trésor si grand, qui
 devra si vite, le dépousser pour rien, avec
 personne ! cela me choque. Je m'assis dans
 ma chambre hantée, petit. Quand au contraire,
 mon cœur a été bien occupé, rempli au gre
 de mon ame, quand le cheveux a bien ouvert
 ses feuilles et bien joui du soleil, je me
 relâche, je me couche, je m'endors lentement et fin,
 animé et reposé. Ce qui adieu, sans doute
 regreter mais sans amertume, à ces belles
 heures passées. C'est toujours triste de belle
 heures qui ne sont plus. Mais elles ont été
 belles ; elles ont en leur place été, dans ce Dieu,
 de biens de la vie, le qu'illy deviennent, où
 elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ;
 le passé comme l'avvenir fut un mystère, un
 sanctuaire où notre vie ne pénétra point.
 Mais quand la portion de nous-mêmes qui
 disparaît dans ce sanctuaire a été charmante
 il en reste une ombre charmante qui ne
 nous quitte plus. De l'autre, près de moi,
 chaque fois, cette ombre d'un jour plein, d'un
 jour heureux. En la regardant, j'en jouissais

, je me
 tourne cette
 plus violente
 de l'âge, n
 il a mis des
 de Douvres
 mon cœur et
 de papier.

Ainsi nous
 trou, j'y crois
 dans l'espérance
 dans le cœur
 dans son con
 tenu évidem
 Il y a quel
 à faire, elle
 Constantinople
 Le temps la
 ouverte. So

1163

l'heure. Je ne regrette plus rien de mes journées
Tombées derrière moi sans que j'y pense, sans
que je tourne une seule fois la tête pour y
regarder.

3 huit, et demie.

Je vous ai quitté. Je vous dissois trop. Je
me vous reviens que pour vous dire Adieu
avant de sortir. Je vais faire deux ou trois
visites. V'rai probablement voir Lady
Harcourt. Elle m'a dit qu'elle seoit chez
elle à cinq heures. Le soir, j'aurai mes
diplomates qui jouent au whist. Lady
Palmerston m'a dit que cela leur plairait
fort, mais que c'étoit bien dommage que je
n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve
pas que ce soit dommage.

Adieu. Adieu. Adieu me plaît, mais ne
me contente pas. Adieu.